

Pour une sociologie du sens commun

PAR

A. J. GREIMAS

En hommage à Stefan Zolkiewski

1. *Dénotation et connotation*

Bien que les recherches portant sur le discours didactique n'en soient qu'à leurs débuts, nous sommes à peu près assurés de la vertu bien-faisante d'une double lecture, la première se poursuivant de la première à la dernière page d'un texte quelconque, la seconde remontant le texte en sens opposé et permettant une première approche, toute subjective encore, du système qui s'y trouve implicitement manifesté. Un grand nombre de discussions relatives aux divergences d'interprétation des théories de Saussure ou de Hjelmslev s'expliquent probablement comme des joutes oratoires, relevant, pour une part appréciable, de ces deux types de lecture.

Ainsi, la place qu'il convient à attribuer aux concepts de *dénotation* et de *connotation* dans la théorie hjelmslevienne dépend, dans une large mesure, du mode de lecture de ses *Prolégomènes*. Hjelmslev reconnaît d'ailleurs lui-même que ses réflexions sur la théorie du langage, ayant pris pour modèle, dès le début de son exposé, la langue naturelle, s'en étaient tenues longtemps à l'hypothèse simplifiante qu'une langue, quand elle est manifestée sous forme d'un texte déroulé devant nous, est un *système sémiotique simple*. Selon une telle hypothèse, un seul système peut être explicité à partir d'un texte donné, une seule structure peut rendre compte de son fonctionnement: une langue naturelle serait, dans ces conditions, un système sémiotique dénotatif.

Cela n'est certainement pas le cas: un texte, lorsqu'il se présente en une langue naturelle, peut relever, et relève toujours, de plusieurs systèmes à la fois. Ceci est tellement vrai que la lutte contre le caractère logomachique des textes, la recherche des conditions objectives de l'établissement d'une *isotopie* permettant sa lecture est, dans sa phase initiale, un des principaux soucis de la description sémantique. – Mis en présence d'un texte quelconque, l'analyste se trouve, par conséquent, devant un choix: il doit ou bien chercher à construire un modèle qui rendra compte de l'*isotopie dénotative* du texte et procéder, dans ce but, à l'élimination de tout ce qui, dans ce texte, relève des autres systèmes

sémiotiques, ou bien considérer – à titre d'hypothèse ou parce que cela correspond à l'état d'avancement des connaissances linguistiques – la structure dénotative comme déjà connue et s'occuper du recensement des éléments qui, bien que contenus dans le texte, relèvent des systèmes autres que le système dénotatif, cherchant ainsi à construire des modèles interprétatifs de ces éléments divers et diffus. – En revenant à Hjelmslev, on dira que ces éléments étrangers sont pour lui des *connotateurs* et que les systèmes qui peuvent être postulés et décrits à partir d'une isotopie connotative sont des *langages de connotation*.

2. Systèmes connotatifs

On sait que le terme de *connotation* est antérieur à Hjelmslev et se trouve actuellement employé dans des acceptions multiples et parfois contradictoires. Aussi, pour tirer quelque profit de la double lecture de Hjelmslev, faut-il chercher à replacer avec soin ce concept dans l'économie générale de sa théorie sémiotique.

(1) On est obligé d'avancer, pour commencer, une lapalissade et d'insister sur le fait que les langages de connotation sont, pour Hjelmslev, des systèmes linguistiques: le petit jeu auquel on se livre souvent en enregistrant, par-ci par-là, dans la masse touffue des faits de connotation, tel ou tel connotateur isolé pour s'émerveiller aussitôt de la profondeur retrouvée, va à l'encontre de la théorie hjelmslevienne dont on invoque pourtant le patronage. Cette constatation peut être dispensée de toute argumentation: elle relève d'un principe général suffisamment explicite selon lequel l'objet de la sémiotique est l'*étude des systèmes sémiotiques et non des signes*.

(2) Les systèmes connotatifs sont donc des *systèmes seconds* par rapport aux systèmes dénotatifs: les langages de connotation sont, pour Hjelmslev, des langages dont un ou plusieurs plans sont déjà des langages. On voit que l'introduction du concept de connotation a pour conséquence de poser le problème de la *complexité des systèmes sémiotiques* et, du même coup, de leur éventuelle *typologie* qui utiliserait le critère du nombre de plans formels que comporte tel ou tel système.

(3) Si le système sémiotique connotatif est un système de second degré, le modèle qui en rendra compte devra recouvrir le système dénotatif considéré comme un langage-objet, et les connotateurs grâce auxquels ce système fonctionne et à travers lesquels il se manifeste dans le texte, devront être extraits de tous les plans de ce langage, articulé, on le sait, selon les deux catégories dichotomiques fondamentales: *forme vs sens*

(substance) et *expression vs contenu*. Un système connotatif est, par conséquent, manifesté en même temps sur les quatre plans différents, c'est-à-dire,

- au niveau de la forme linguistique:
 - sur le plan de l'expression (ou phonologique) et
 - sur le plan du contenu (ou grammatical)
- au niveau de la substance non linguistique:
 - sur le plan de l'expression (ou du «sens» phonétique) et
 - sur le plan du contenu (ou du «sens» sémantique).

Cependant, le fait que l'extraction des connotateurs doit être effectuée sur les quatre plans – puisque ensemble ils constituent le plan de l'expression du système connotatif – n'implique pas nécessairement que l'analyse de ce nouveau plan méta-linguistique doit tenir compte de leurs articulations structurelles propres: de la distinction des différents plans ou des dimensions plus ou moins grandes de leurs signes ou de leurs figures. Le langage connotatif n'est pas isomorphe avec le langage dénotatif, et une analyse qui tiendrait compte de la structure de la dénotation aboutirait à la construction d'un modèle méta-linguistique mais tout aussi dénotatif. La seule procédure possible semble consister à considérer le système dénotatif comme un objet opaque porteur des significations secondes qu'il s'agit de déchiffrer. Ainsi, pour prendre un exemple, mauvais mais simple – seuls les mauvais exemples paraissent relativement simples – la connotation que nous désignons en français comme «vulgarité» et que l'on peut enregistrer en cherchant à analyser une sous-classe de langues nationales désignée comme «parler populaire» aura pour connotateurs, simultanément:

- (a) au niveau de la substance sémantique: tel champ sémantique restreint à configurations assez précises (connotation des termes se référant au travail considéré comme peine, à l'alimentation, à la sexualité);
- (b) au niveau de la substance phonétique: telle production de phonème ou telle intonation trahissant les origines sociales du locuteur;
- (c) au niveau de la forme du contenu: telle construction ou tel tour syntaxiques;
- (d) au niveau de la forme de l'expression: telle neutralisation phonologique, par exemple.

On voit que les dimensions des unités linguistiques qui se trouvent ainsi connotées sont fort variées et ne peuvent servir de critère à une classification des faits de l'expression connotative. On voit surtout que ce que l'on construit à partir des connotateurs n'est rien d'autre que le

plan du contenu du système connotatif, ce contenu second qui se manifeste, de manière diffuse, à travers tous les plans du système dénotatif.

3. *Les zones de connotation*

Quand on se pose la question, fort naturelle, de savoir ce qu'il faut attendre d'une telle analyse, quel genre de contenus connotés traînent avec elles les langues naturelles, on doit reconnaître que la partie de la théorie hjelmslevienne relative aux systèmes de connotation est très peu développée. Le peu de ce qu'il y est dit ou bien n'est pas pris au sérieux ou bien est susceptible d'interprétations diverses: il consiste en un inventaire, approximatif et allusif, que Hjelmslev a établi dans le but unique de «montrer l'existence de ces faits et leur multiplicité» et part de l'indication que «diverses parties ou parties de parties d'un texte peuvent être rédigées de façon différente» et comportent, par conséquent, des connotations différentes. Si, à partir de là, on essaie de se faire une idée des domaines de contenu connotés, on arrive à y distinguer plusieurs zones de connotation.

(1) La première de ces zones est faite de connotations qui sont isotopes des préoccupations d'une discipline naissante, la socio-linguistique, qui semble se chercher actuellement et son objet et ses méthodes. – Ainsi, selon Hjelmslev, les textes – et l'on sait qu'il attribue à ce terme de texte le sens général de procès syntagmatique, comparable à l'infinité des énoncés de la grammaire générative – peuvent être produits en

- (a) diverses langues nationales,
- (b) divers types vernaculaires (langue commune, diverses langues de milieux et de métiers),
- (c) diverses langues régionales (langue standard, dialectes, etc.).

On voit que le cadre ainsi esquissé suggère la possibilité de la description des systèmes connotatifs consistant dans la mise en corrélation des phénomènes linguistiques avec la *morphologie sociale* qui la fonderaient et seraient fondés par elle.

(2) Un deuxième groupe de faits, indiqués comme constitutifs des différents *genres de style*: parole, écriture, gestes, codes, etc., semble renvoyer à la possibilité, entrevue par Hjelmslev, de descriptions sémiotiques qui auraient pour résultat de constituer, au niveau du contenu connoté, une nouvelle typologie, à la fois comparative et interne, des communautés linguistiques. Tout en ne prenant en considération que le

critère de manifestation de la forme linguistique dans telle ou telle substance non linguistique, une éventuelle étude de ces *genres* n'aurait pas pour objet une classification des systèmes de communication selon le plan de l'expression mis à contribution, mais le système des valeurs qui se trouvent attachées à la pratique sociale de ces signifiants. Outre la division, souvent utilisée, des collectivités humaines en *sociétés à écriture* et *sociétés sans écriture* qui s'inscrit dans le cadre de recherches ainsi suggéré, c'est toute la problématique des divers modes de médiation que l'écriture introduit dans les processus de communication, en institutionnalisant certains domaines sémiotiques autonomes – droit écrit, livre sacré – comparables, à la rigueur, par leur poids, à la parole chantée et dansée des sociétés sans écriture, qui s'ouvre ainsi à la recherche sémiotique.

On voit qu'il ne s'agit plus ici de la manière dont la société se conçoit et s'articule à travers la langue qui est la sienne, mais de la manière dont elle pratique, tout en les appréciant, les objets sociaux que deviennent pour elle les substances de l'expression informées par son langage.

(3) La troisième zone semble comprendre, à première vue, des connotations constitutives d'une stylistique sociale telle que la concevait le XVIII^e siècle. Ainsi, le texte peut être rédigé, selon Hjelmslev, en (a) «*styles* différents (vers et prose ou le mélange de ces deux types)»; (b) en différentes *espèces de style* (style créateur ou style simplement imitatif, dit style normal; style à la fois créateur et imitatif appelé archaïsant); (c) en différentes *valeurs de style* (style élevé et style vulgaire; également style neutre qui n'est considéré ni comme élevé ni comme vulgaire); (d) en différentes *tonalités*.

Ces indications, rédigées en termes traditionnels, ne renvoient certainement pas à la typologie des écritures telle que la comprend R. Barthes, ni aux disciplines qui sont en train de se reconstituer comme la poétique ou la rhétorique: il suffit simplement de transposer la problématique qu'elles semblent recouvrir de nos sociétés à écriture dans le cadre des sociétés dites archaïques pour voir qu'il s'agit, là aussi, du bon usage – c'est-à-dire, de la pratique fondée sur une axiologie – de la langue communautaire. Une étude des formes littéraires ou poétiques qui met en évidence leur existence spécifique et décrit leur statut structurel particulier est à distinguer de l'attitude qu'une société adopte par rapport aux signes de son langage. Le philologue a beau démontrer que les *addâd*, termes qui désignent à la fois une chose et son contraire, n'ont pas d'existence linguistique en arabe, il n'empêche que des générations

de grammairiens se sont préoccupées de les inventorier et de les codifier. Le système de connotation sous-jacent à telle ou telle langue est immanent à la communauté linguistico-culturelle considérée.

(4) Une quatrième zone que l'on pourrait essayer de concevoir à partir d'une indication plutôt vague relative à la diversité des *physiologies* (avec la précision: «en ce qui concerne l'expression: divers 'organes' et 'voix'»), renverrait à une sorte de psycho-phonétique, à laquelle s'ajouterait une psycho-sémantique, établie à partir des connotateurs de la substance du contenu. Dans ce domaine, la description de la connotation aurait pour résultat l'établissement de typologies *idiolectales* sous-tendant la substance manifestante au niveau de l'expression (typologie des «voix» parallèle à la graphologie) et du contenu (reprise, par une approche connotative, de la tradition caractérologique remontant à l'Antiquité). – On voit qu'ici non plus, il ne s'agit pas de l'analyse de structures idiolectales proprement dites, d'univers sémantiques individuels, mais de la mise en corrélation des faits linguistiques avec un système de jugements sociaux aboutissant à une sorte de personologie sociale.

Les extrapolations que nous venons de faire – et que nous nous proposons de continuer – peuvent paraître sans commune mesure avec la liste uniquement allusive de Hjelmslev. Elles le seront certainement moins aux familiers de la pensée du maître danois. Il est difficile d'admettre, en effet, que les pages consacrées, dans le cadre des *Prolégomènes*, aux langages de connotation ne soient que la réintroduction d'une pseudo-stylistique surannée et non l'établissement d'une nouvelle dimension sémiotique dans l'économie générale de sa théorie du langage.

4. *L'être et le paraître des objets sémiotiques*

Cette nouvelle dimension n'est autre chose qu'un second plan de signification que possède tout objet sémiotique. Tout en étant isotope avec le premier, ce plan est pourtant, par définition, hétéromorphe par rapport à lui: car s'il se manifestait à l'aide des mêmes articulations structurelles, aucune nouvelle signification ne pourrait en être extraite. Au regard de la forme qui constitue l'être des objets sémiotiques, les systèmes connotatifs sont, par conséquent, des *systèmes déformants*. Comme ils n'en sont pas moins linguistiques, on est en droit de dire que tout objet sémiotique ou l'un quelconque de ses éléments est doté d'une double existence, qu'il existe simultanément sur *le mode de l'être* et sur *le mode du paraître*.

Ainsi, on ne peut entrevoir qu'un rapport éloigné entre la division du domaine français en langue d'oc et langue d'oïl selon le traitement de l'*a* accentué libre et la «phénoménologie» des Français du Midi et du Nord. L'anthropologie compréhensive de Griaule, toute en finesse et en profondeur, ne paraît suspecte que parce qu'elle ne tient pas compte de la frontière entre l'être et le paraître des structures culturelles. Mais c'est encore Freud qui a le mieux fait voir la distance qui existe entre le sens latent et le sens manifeste, résultat d'une élaboration secondaire, camouflante et déformante.

Aussi la reconnaissance du phénomène de la connotation a-t-elle une double importance méthodologique: non seulement elle maintient le chercheur en quête d'objets sémiotiques dans un état de méfiance bénéfique, elle oblige à concevoir l'analyse des systèmes connotatifs comme un domaine de recherches autonome, en permettant ainsi d'intégrer dans la recherche sémiotique et de faire bénéficier de sa méthodologie un champ de significations dont l'appréhension scientifique paraît encore comme impossible et qu'on invoque souvent, pour l'opposer au caractère abstrait et décharné de la sémiotique, comme le niveau du vécu et du senti, du quotidien et de l'humain. – Suivant le jugement de valeur qu'on portera sur ce dédoublement de signification – et qui ne remet pas en question l'existence de fait de ce phénomène – on pourra trouver naturel et nécessaire ce voile du paraître qui nous aide à vivre, ou bien le considérer, dans son ensemble ou dans certains de ses éléments seulement, comme une aliénation de l'homme, en ouvrant ainsi le procès de démythification.

5. *La réalité sociale vécue*

La dimension connotative du langage peut être postulée, en principe, aussi bien aux univers sémiotiques sociaux qu'individuels: on peut dire que tout homme camoufle son être sémiotique grâce à un réseau de significations aliénantes à l'intérieur duquel il croit vivre, sentir, juger et croire. Les indications hjemsleviennes renvoient cependant très nettement à l'aspect socio-culturel des langues naturelles.

Pour peu qu'on se débarrasse de l'une des connotations courantes de notre époque selon laquelle la langue est un outil de communication et qu'on lui accorde le statut d'une véritable dimension constitutive de la société, d'un lieu où se situent, pour une large part, et les valeurs de la culture et la praxis culturelle, pour peu qu'on dise que les hommes n'utilisent pas la langue, mais sont en partie constitués par elle, on

reconnaîtra que les systèmes connotatifs de caractère social portent en eux et manifestent dans leur fonctionnement l'essentiel des représentations qui, tout en inscrivant la culture dans l'homme, la projettent, sous forme d'objets culturels distanciés, devant et en dehors de lui.

La liste des faits de connotation, établie par Hjelmslev, semble comporter, dans cette perspective, deux grands champs de signification.

1. Le premier champ est constitué des groupes (1) et (4) précédemment distingués. La langue y sert à inscrire l'homme dans la société qui est la sienne, et ceci à l'aide de deux taxinomies:

(a) La première de ces taxinomies consiste dans l'articulation de la communauté linguistique en classes et sous-classes suivant les critères différents: stratification sociale ou fonctionnelle, découpage géographique, etc. Une telle classification qui ne se confond ni avec les distinctions proprement linguistiques ni avec l'articulation des structures sociales non linguistiques, fonctionne cependant comme un système de références au niveau du «vécu», comme une projection de la communauté dans la «conscience» – plus ou moins consciente – des individus.

(b) La seconde taxinomie apparaît comme une typologie sociale des individus et sert, elle aussi, de système de référence à une «psychologie du quotidien»: les hommes sont jugés, loués ou condamnés, passent d'un casier à un autre grâce à cette taxinomie à la fois formelle et essentielle. C'est peut-être parce que les taxinomies de ce genre ont pour plan de l'expression la substance et non la forme linguistique, que les caractérogies qui en sont issues paraissent comme naturelles, comme relevant de la nature de l'homme.

Les deux systèmes connotatifs constituent ainsi le paraître de la société et le paraître de l'homme.

2. Si les systèmes seconds que nous venons d'envisager semblent abolir en quelque sorte la distance qui sépare la langue de la société et de l'individu en offrant ainsi des cadres sémiotiques de l'intégration de l'homme dans la culture, le second groupe de connotations crée, au contraire, cette distance et établit un espace sémiotique extérieur, peuplé d'objets culturels opaques, comparable au monde des choses.

(a) L'écran en est constitué par le système connotatif qui rend compte de la diversité des substances à travers lesquelles la langue est manifestée. Une sorte de réification de la structure linguistique en résulte: la langue devient un «fait social», un instrument plus ou moins imparfait; certaines zones sémiotiques – le droit, la religion – prennent l'apparence

d'institutions sociales, d'autres – la poésie, le mythe – produisent des effets de sens de vérité, profonde ou sacrée, selon les communautés envisagées.

(b) Sur cet écran se profilent des objets culturels de toutes sortes et, d'abord, des signes linguistiques de toutes dimensions, depuis des mots, connotés comme lourds de sens ou dotés de puissance, des proverbes, expressions de vérités éternelles jusqu'aux événements qui deviennent historiques à partir de simples structures narratives. Une praxis sociale variée s'instaure à partir des systèmes taxinomiques, les rôles sociaux sont joués sur des registres linguistiques constitués par des «espèces» stylistiques que la sémiotique sociale prête aux individus. L'homme est définitivement pris au piège: il se croit maître de la parole, utilisateur et juge des signes et des objets culturels.

Un univers culturel du sens commun, connoté dans son ensemble comme la réalité sociale vécue, apparaît ainsi, au niveau des effets de sens, comme la manifestation de la structure connotative d'une langue.

6. *Elargissements nécessaires*

Ce qu'il peut y avoir d'excessif dans notre essai de tracer les configurations convenables de cette structure connotative s'explique par le fait qu'en ne nous référant apparemment qu'à la langue naturelle qui constitue une des couvertures essentielles de la communauté culturelle nous avons constamment présents à l'esprit les autres langages sociaux. Une sociologie de la connotation culturelle n'épouse ses véritables contours que si tous les objets sémiotiques constitutifs d'une culture y sont intégrés. La forme sémiotique étant indifférente à la substance qui la manifeste, tous les objets culturels, qu'ils se présentent comme visuels, auditifs, olfactifs ou gustatifs, comportent, dans leur manière d'être, cette double interprétation. Si l'on peut concevoir la culture comme une sémiotique, son existence postule une structure connotative parallèle dont les manifestations multiples entourent l'homme de toute part et l'enferment dans une ambiance de réalité rassurante.

Une telle sociologie du sens commun – qui n'est d'ailleurs que la connotation de l'anthropologie sociale – n'a des chances de réussir que si elle débouche sur une typologie générale des cultures et des objets culturels.

A. J. Greimas

PARIS